

MARS 1909

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE

Publiée par l'ÉCOLE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE ANNÉE

SOMMAIRE

CHARLES GILL. — La Fourmi	65	ALPHONSE BEAUREGARD. — L'Illusion ...	77
JEAN CHARBONNEAU. — L'Être infime ..	67	GERMAIN BEAULIEU. — La Libellule	78
ALBERT FERLAND. — La Passante	69	ENGLEBERT GALLÈZE. — Un Habitant ..	81
ALBERT DREUX. — Retour	70	ALPHONSE BEAUREGARD. — Patinage	83
EMILE NELLIGAN. — Un Poète	71	LOUIS-JOSEPH DOUCET. — Legende noire	85
LOUIS-JOSEPH DOUCET. — Le Siècle	72	EMILE MILLER. — Le Vrai Gabier	87
HECTOR DÉMERS. — Crépuscule	75	CHARLES GILL. — Un Chef-d'œuvre	90
ENGLEBERT GALLÈZE. — Semences	76	JEAN CHARBONNEAU. — Causerie	92

Secrétaire de la Rédaction : GERMAIN BEAULIEU

CASIER POSTAL 81

MONTREAL

L'ECOLE LITTERAIRE

(Fondée en 1895)

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française,
PRÉSIDENT D'HONNEUR,

GERMAIN BEAULIEU, PRÉSIDENT,

ALP. BEAUREGARD,

JEAN CHARBONNEAU,

HECTOR DEMERS, SECRÉTAIRE,

GONZALVE DESAULNIERS,

L.-J. DOUCET, TRÉSORIER,

G. A. DUMONT,

ALBERT FERLAND,

CHARLES GILL,

LIONEL LEVEILLÉ (Englebert Gallèze),

ALBERT MAILLÉ (Dreux),

E. Z. MASSICOTTE,

EMILE NELLIGAN.

L'abonnement au TERROIR est de \$2.00 par année pour le Canada et les États-Unis, et de 12 francs pour les pays d'Europe. L'année commence avec le numéro de janvier.

Toute communication concernant la revue doit être adressée au secrétaire de la rédaction.

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 419 et 421, rue Saint-Paul.

LA FOURMI

FRAGMENTS

Extrait du " Saint-Laurent ",
livre IX, " Le Cap Eternité ".

.....
.....
Son sommet, où le lierre au pin royal s'accroche,
Se pare le dernier des derniers feux du jour,
Car le ciel embellit le front qui s'en approche.
Alors que sur les monts étagés alentour
Règne déjà la nuit, les heures trop rapides
Paraissent un moment dans leur vol s'attarder
Pour le géant qu'un rayon d'or vient inonder.
Par dessus le grand mur lointain des Laurentides,
Prolongeant pour le Cap son règne glorieux,
Avant de s'engloutir l'astre mourant l'embrace ;
Et les vieux pins royaux se dressent en extase
Dans l'éblouissement de ses derniers adieux.

.....
.....
... Vers le soir, je parvins au fronton légendaire.
Il projetait une ombre immense au roc voisin ;
Plus le disque-écroulé penchait vers son déclin,
Plus l'ombre s'allongeait tout au loin sur la terre.
Couvrant gorges et monts, ce voile violet
En deux plans bien tranchés partageait l'étendue.

Déjà l'aile du Soir à droite frissonnait ;
Jusqu'aux derniers confins où pénétrait la vue,
A gauche, tout vibrait dans le ruissellement
De l'or et du rubis répandus comme une onde.
Le Cap et le Soleil se disputaient le Monde,
Et Dieu les regardait du haut du firmament.

Rien ne venait troubler le vespéral silence.
Nul bruit n'inquiétait l'enchantement des yeux :
Ni le bruissement des pins harmonieux,
Ni les soupirs des flots perdus dans la distance.
J'ai penché vers le sol mon front humilié
Devant la vision splendide, et j'ai crié :
— O Nature ! ô rayons ! ô sidéral prodige !
Que devient ma fierté d'être un homme, et que suis-je !
O combat solennel d'un astre et d'un sommet,
Je rentre dans ma cendre où mon orgueil s'effondre !..
Mais comme si la Terre eût voulu me répondre,
Une fourmi survint qui traînait un bluet.

J'ai compris. Elle ancrait au fruit ses mandibules,
Tirait de-ci, poussait de-là, cambrait son corps ;
Le mouvement triplait ses pattes minuscules.
Bientôt, sur l'âpre sol, l'insecte à bout d'efforts,
Pour traîner son bluet déployant du génie,
Inclinait un brin d'herbe en travers d'un gravier,
Et le fardeau roulant cédait à ce levier.
Les choses s'endormaient dans leur paix infinie.
Pendant que le soleil mourait splendidement
En face du grand Cap qui lui masquait la Terre,
La petite fourmi luttait dans la poussière,
Et Dieu la regardait du haut du firmament.

J'ai drapé mon néant dans mon âme immortelle,
Et j'ai dit au Soleil : — Eblouissement d'or,
Autant que ta splendeur une pensée est belle !
Par delà ton éclat plane son fier essor ;
Et ton scintillement dans la nuit froide et noire
Pénètre moins loin qu'elle au fond de l'avenir,
Car tes feux pâliront avant le souvenir
Que mon âme éblouie emporte de ta gloire !
Et j'ai dit au Rocher : — Devant toi j'ai frémi,
Mais le regard divin contemple en paix ta pierre ;
Et ton dôme effrayant, vu de l'ultime sphère,
Ne paraît pas plus haut que cette humble fourmi !

Charles GILL.

L'ÊTRE INFIME

Je m'en allais seul dans la plaine,
Par le soir languide et sans voix ;
Je sentais palpiter parfois
Les seules plaintes de ma peine.

Comme en de très longs bercements,
Là-bas, vagues, au ciel sans voiles,
Tremblaient de tristes yeux d'étoiles
Aux doux rayons d'enchantements.

Rien ne troublait l'ombre profonde.
L'heure pleine de majesté,
S'en allant avec gravité,
Passait lentement sur le monde.

Et je me suis dit, consterné :
“ Combien vous paraissez infime
Devant ce silence sublime,
O pauvre cœur abandonné !

“ Qu’êtes-vous donc dans la nature,
O vous qui marchez dans la nuit ;
Et devant l’étoile qui luit,
Qu’êtes-vous frêle créature ?

“ Tu n’es rien dans l’immensité !
Tes cris, on les entend à peine.
Halte ! arrête-toi par la plaine
Et retourne à la vérité ! ”

Une étoile m’a dit dans l’ombre :
“ Pourquoi ton cœur a-t-il frémi ?
Laisse là ce monde endormi :
Vers moi lève ton regard sombre.

Elève-toi vers l’infini :
L’homme doit porter haut la tête ;
Oui, monte où le rêve, ô poète,
Ne commence ni ne finit. ”

Alors vers les splendeurs nocturnes,
Je suis monté seul dans le soir ;
Et le cœur tout rempli d’espoir,
J’ai bu le rêve dans leurs urnes.

Et je suis resté très longtemps
Plongé dans l’extase lointaine,
Bien loin de la souffrance humaine,
Dans l’éternité des printemps . . .

Et depuis, par les nuits sans voiles,
Lorsque je marche seul parfois,
Vers les cieux j'élève la voix,
Et je grandis jusqu'aux étoiles.

Jean CHARBONNEAU.

Extrait des *Blessures*, en préparation.

LA PASSANTE

Extrait du *Canada chanté*

Dans le chemin fleuri qui va longeant la grève,
Les yeux épris du soir et l'âme ouverte au rêve,
Dans l'air languide où fuit l'odeur des mélilots,
J'ai perçu, presque doux et perdus, des sanglots.
Puis, revenant du quai parsemé de lumières,
Une femme pleurante et blonde, en robe claire,
Tachant de sa blancheur vague le soir serein,
Sema, plus près de moi, les pleurs de son chagrin.
Lentement son image au loin s'est effacée ;
Mais la passante en pleurs obsède ma pensée,
Et, triste à cause d'elle et ne sachant pourquoi
Cette blanche pleureuse encore pleure en moi,
Vainement, je m'attarde à ressaisir mon rêve,
Perdu dans le chemin qui va longeant la grève.

Albert FERLAND.

Longueuil, le 3 août 1907.

RETOUR

Dans notre azur intime où voltigent des rêves,
Il passe, en certains jours, de longs vols d'oiseaux noirs ;
Ce sont de vieux chagrins qu'on pleure par les soirs,
Des soucis qu'en notre âme on refoule sans trêves.

Des lèvres qu'on n'a plus, souvenance d'amour,
La caresse lointaine, ardemment nous obsède ;
Notre âge est plein d'espoir, et rarement on cède,
Mais à la fin, pourtant, notre front devient lourd.

Aussi, sur notre cœur descend quelque peu d'ombre.
On ne peut définir ce long mal décevant.
Sans en chercher la cause, on y songe, trouvant
Qu'ici-bas tout est faux et que la vie est sombre.

Hélas, j'eus des tourments indicibles de voir
S'enfuir l'un après l'autre, au vent mauvais du monde,
Mes blonds espoirs d'antan, caressants comme une onde
Où vibre la chanson des rivages, le soir.

Mais soudain, comme si se déchiraient des voiles
Qu'on aurait étendus sur mes yeux, j'aperçois
Tout un vol d'oiseaux blancs, mes rêves d'autrefois,
Dans vos yeux si profonds, qu'on y voit des étoiles.

Albert DREUX.

Extrait des *Myrtes*, en préparation.

UN POÈTE

INEDIT

Laissez-le vivre ainsi sans lui faire de mal !
Laissez-le s'en aller ; c'est un rêveur qui passe ;
C'est une âme angélique ouverte sur l'espace,
Qui porte en elle un ciel de printemps auroral.

C'est une poésie aussi triste que pure
Qui s'élève de lui dans un tourbillon d'or.
L'étoile la comprend, l'étoile qui s'endort
Dans sa blancheur céleste aux frissons de guipure.

Il ne veut rien savoir ; il aime sans amour.
Ne le regardez pas ! que nul ne s'en occupe !
Dites même qu'il est de son propre sort dupe !
Riez de lui ! . . . Qu'importe ! il faut mourir un jour . . .

Alors, dans le pays où le bon Dieu demeure,
On vous fera connaître, avec reproche amer,
Ce qu'il fut de candeur sous ce front simple et fier,
Et de tristesse dans ce grand œil gris qui pleure !

Emile NELLIGAN.

LE SIÈCLE

César, le grand Romain, avait une âme forte.
Il disait au menteur : Je te hais, car tu mens.
Je ne parerai pas les coups que tu me portes,
Disait-il à Brutus, au suprême moment.

A soi-même on se doit de valoir quelque chose,
Et de sacrifier, en vrai patricien,
Les caprices humains de son esprit morose,
Et de graver son nom au portique du bien.

Enfin j'ai résolu d'avoir l'âme discrète,
De ne plus me plier au souffle du hasard :
Je vivrai saintement comme fait le poète.
On dira : c'est un gueux, mais je serai César.

Notre siècle léger rit des bonnes paroles,
Et, fier, il applaudit à la voix du veau d'or
Que sur un piédestal, orné de banderoles,
La cupidité vile, hélas ! adore encor.

O siècle, je crierai tout le long de ma vie
Contre ton faux sourire et ta servilité ;
Sous ton masque hypocrite où se tord ton envie,
J'entends tes dents de fer, je sens ta vanité !

Ta morale s'endort aux pieds de la richesse ;
L'honneur est un vain mot sous ton regard honteux ;
On égorge en riant, on corrompt la jeunesse,
Et l'on n'espère plus, et ton art est boiteux.

Ta gloire, c'est le luxe et ta pensée est morte ;
Tu méprises la vie et ton cœur est méchant,
Puisque pour un peu d'or tu crochettes les portes
Et tuerais le poète avant son premier chant.

A quoi bon te nommer le siècle des lumières,
Ton ciel est-il plus clair aujourd'hui qu'autrefois ?
La boue est toujours boue au chemin plein d'ornières,
On a toujours du fiel pour la misère en croix.

Tes grands réformateurs réforment peu de chose ;
Qu'ils se contentent donc de prêcher la bonté,
L'inlassable bonté qui soutient et repose,
Avec son verbe sain et sa sérénité !

Honteux, Iscariote, au moins, voulut se pendre.
Les traîtres de nos jours pèsent le prix du sang :
Les vendeurs de serments s'efforcent de tout vendre,
Glorieux d'escompter un gain de cent pour cent.

Si le Nazaréen versait sur toi ses larmes,
S'il revenait demain parler la vérité ;
L'abus de tes pouvoirs et tes nouvelles armes
Suivraient au Golgotha sa sainte nudité.

Les Judas d'aujourd'hui sont pires que les autres,
Ils dorment sans remords, trahissent sans pitié ;
Revenez donc, Jésus, choisir vos douze Apôtres :
Le douzième vendra l'humble champ du potier !

A quoi bon le redire au vent de la patrie,
Elle qui n'entend plus la voix de ses enfants ?
A quoi bon murmurer une plainte attendrie
Sous le rire moqueur des bourreaux triomphants ?

La mère est consolée avec l'aube nouvelle,
Avec l'aube nouvelle est né le jour nouveau :
La mère ne sait plus sa langue maternelle
Qu'écoutaient tout émus ses enfants au berceau.

Tu ne me comprends pas ! Je retourne à mon rêve,
Au rêve de tes preux qui vécurent pour nous ;
Eux qui versaient des pleurs et qui luttaient sans trêve
Pour leur langue, priant sur ton sol, à genoux !

Laisse-moi méditer leurs trépas héroïques...
Je veux balbutier la langue des aïeux,
O Canada rêveur d'idiomes pratiques ;
O siècle à dents de fer ! ô siècle crapuleux !

Et vous tous qui dormez vos sommeils funéraires,
Drapés dans le silence éternel du passé,
Vous que la vie usa de ses luttes austères,
Que votre souvenir console un cœur blessé !

Femmes de mon pays, les perles de vos bagues
Ont le reflet des pleurs que d'autres ont versés !
Vous qui nous rappelez les silhouettes vagues
Et les " jolis yeux doux " des crânes trépassés,

Vous toutes qui bercez sur vos genoux de mères
Les voix qui chanteront aux échos de nos bords,
Enseignez les accents de nos aïeules fières :
Leur chanson est bien douce au repos des grands morts ;

Car si nous oublions la langue de nos frères
Et le chant glorieux des vieux jours révolus,
N'écrivons plus de mots aux croix des cimetières,
Taisons-nous ! les grands morts ne nous comprendront plus !

Louis-Joseph DOUCET.

Extrait de *La Jonchée nouvelle*, en préparation.

CREPUSCULE

Souvent, sur le talus, en face de la grève,
J'ai respiré l'air frais, l'air du jour qui s'achève ;

L'alouette scrutait, jetant de petits cris,
Le bord ourlé d'écume au contact des flots gris ;

Soudain, dans l'onde trouble, où s'éteint la lumière,
Un bleu martin-pêcheur tombait comme une pierre.

Le soleil, rouge vif, effleurait l'horizon.
Sur le poli de l'eau courait un bref frisson . . .

Et l'on voyait, fluide, au lointain, la montagne.
L'air, de ses tons légers, nuançait la campagne.

Puis, le globe de feu disparu de l'azur,
Tout devenait plus triste en étant plus obscur.

Hector DEMERS.

Montréal, 8 décembre 1908.

SEMENCES

Au revers du fossé qui ceinture leurs champs,
Voici ce qu'ils disaient, les graves paysans :
“ Assurément, voisin, que c'est un temps superbe.
— Il en faut, du soleil, pour faire grandir l'herbe.
— Oui ! mais le grain, plus jeune, a besoin de fraîcheur.
— Nous en aurons bientôt, je crois ; même j'ai peur
“ De ce vilain brouillard, là-bas, qui se balance,
“ Car la pluie est, parfois, mauvaise à la semence,
“ Et, s'il en tombe trop, peut-être, ce sera
“ Le légume, à son tour, pour lors, qui souffrira ”...
Ils parlèrent encor, de la lune nouvelle,
De l'orage méchant, du vent et de la grêle.
Du sort de la moisson, leur unique souci,
Ils aimaient, simples gens, s'entretenir ainsi.

.....

Tendresses aux versants des heures dépensées !
Semences de vertu, de force, de pensée !
Fragments de notre vie, aux brins d'herbes pareils,
Dont l'espoir est la pluie et l'amour le soleil,
Quand de votre destin fragile il s'inquiète
Faut-il taxer d'enfant frivole le poète ?
Que chante le poète en ses rythmes subtils ?
“ Nos rêves, dans les jours enfuis, germeront-ils ? ”
Il dit la volupté de vivre et la misère,
Le désir, le remords, la honte et la colère,
Les ivresses de l'âme humaine, ses terreurs,
Et tout ce qui s'agite au ciel changeant des cœurs.

Englebert GALLÈZE.

L'ILLUSION

C'est un palais à trois tours,
Jaune ou rose tour à tour,
D'améthyste, d'émeraude,
De rubis, de marbre blanc,
De glace ou de diamant,
Rempli d'éclairs en maraude.

A de simulés assauts,
Le palais, lui-même faux,
Répond par de fausses bombes,
Puis, dans un bruit infernal,
Lance au vent du carnaval
Tout son feu comme une trombe.

Et Dieu, pour qui les soleils
Et les torches sont pareils,
Jetant l'œil, par aventure,
Quand s'éteignit le palais,
Fit la moue et dit : Ce n'est
Qu'un astre en déconfiture.

Alphonse BEAUREGARD.

Février 1909.

LA LIBELLULE

Du soleil, la face écarlate
Emerge, au loin, de l'horizon ;
C'est l'heure où la romance éclate
Dans les nids de chaque buisson ;

Où les tintements de la cloche,
Un par un, dans l'air, égrenés,
S'en vont, en un bruit de galoche,
Railler les dormeurs obstinés.

La libellule, avec extase,
Quitte ses vêtements trop lourds,
Pour vêtir sa robe de gaze
Et son corsage de velours.

Pendant des mois, à l'aventure,
Elle a rampé, ne sachant rien
De la lumineuse nature
Qu'est le royaume aérien.

Larve obscure d'une eau stagnante,
Etre humilié des bas-fonds,
Forme incomplète et répugnante
Digne des océans profonds,

Sous sa rugueuse carapace,
Elle a senti croître — ô bonheur ! —
Des ailes pour franchir l'espace,
Et pour aimer la vie, un cœur.

Le long d'une lacustre tige
Elle a grimpé, l'air triomphant,
Et, dédaigneuse du vertige,
S'est confiée au gré du vent.

Fantasmagorique sylphide,
Flamme éphémère du foyer,
Dans le gouffre attirant du vide,
Elle s'est mise à tournoyer.

Et dans la splendeur matinale
Faites de nuit et de soleil,
Par une folle saturnale,
L'insecte acclame son réveil :

O les mazurkas, les pavaues,
Les valse, les bondissements,
Où ses quatre ailes diaphanes
Lançent des éblouissements !

O la musique de ces ailes,
Archets sur les cordes du vent,
Invisibles violoncelles
Pleins des accords de Beethoven !

Rien ne l'arrête dans sa course :
Ivre du désir de tout voir,
Elle vole de source en source,
Du fleuve jusqu'à l'abreuvoir.

Invinciblement attirée
Par le miroitement des eaux,
Elle suspend sa course outrée,
Pour saluer tous les roseaux.

A peine les effleure-t-elle
Et, reprenant soudain son vol,
S'en va planer, à tire d'aile,
Loin des fanges de notre sol.

Le temps n'existe plus ; l'espace
N'a plus de borne : c'est qu'il faut,
Son aile n'étant jamais lasse,
Monter plus haut, toujours plus haut !..

*
* *
*

Comme la goutte de rosée,
Fragment sublime d'arc-en-ciel,
Retourne, trop vite épuisée,
Dans le vague infini du ciel ;

Comme la fougère de givre
Peinte à la vitre par la nuit,
Devant le soleil qui l'enivre,
Mystérieusement s'enfuit ;

Hélas ! le soir, au crépuscule,
L'insecte est mort dans le chemin :
Il n'a pas eu de lendemain...
Mon rêve est une libellule.

Germain BEAULIEU.

Extrait des *Libellules*, en préparation.

UN HABITANT

Le père Labrosse, dont je fis la connaissance il y a quelques années, au cours d'une villégiature dans le nord du comté de Joliette, n'était ni un paysan ni un simple cultivateur : le père Labrosse, comme il le disait lui-même, était un "habitant", c'est-à-dire le type d'une génération malheureusement sur le point de disparaître.

Réfractaire aux modes et aux mœurs nouvelles qui débordent constamment des grandes villes sur les campagnes, il se coiffait encore, l'hiver, d'une tuque de laine, l'été, d'un large chapeau de paille du pays, portait des chemises de flanelle, des habits d'étoffe grise que "la femme" tisse elle-même, et cette espèce de lourds sabots en cuir que nos paysans appellent "souliers de bœuf".

Les méthodes modernes que viennent, de temps à autre, prêcher des blancs-becs ne connaissant rien de l'agriculture, attendu qu'ils ont passé leur vie sur les bancs d'école, le faisaient rire. "C'est que, voyez-vous", disait-il, "ça diffère une plume d'avec une charrue".

Ignorant le calcul et ne comptant que sur le travail, il n'imaginait pas un autre genre d'économie que celui de la lente épargne. Les fortunes rapidement et facilement acquises lui paraissaient de l'escroquerie.

Enfin, le père Labrosse n'était pas de ceux qui se croient plus fins que leurs pères, quand leurs pères ont su, à force de travail et d'économie, amasser "quelque chose" et laisser du bien à leurs enfants, tandis que les gens d'à présent, qui vivent comme des seigneurs, meurent, presque toujours, "n'ayant rien sous les pieds".

Dans le village de Bayolle, tous s'accordent à le qualifier de "vieux capricieux" — par capricieux entendez hargneux, maussade — parce que le père Labrosse ronchonne du matin au soir et du Jour de l'An à la Saint-Sylvestre, trouvant à gloser sur tout et tous, mais particulièrement sur les jeunes gens.

"Ces gros messieurs", voilà comme il s'exprime, "ça n'a plus

besoin de travailler. Le travail les humilie. Ça veut avoir de beaux habits et la peau fine... et ça ne parle plus comme les anciens.”

Et la voix du bonhomme s'élève peu à peu, sa figure s'anime, sa verve s'échauffe.

“ De mon temps, on tirait les vaches, et elles donnaient du laitte, à pleines chaudières... et du bon encore... gras. Aujourd'hui, j'sais pas c'qu'on leur fait ? On les traite ? traite... ? Naturellement les pauv' bêtes comprennent pas c'langage et donnent pas de laitte. ”

“ De mon temps, on baliait la place ; mais proprement. Aujourd'hui on balaie. C'est différent, mais il reste de la poussière dans tous les coins. ”

Le père Labrosse nourrit surtout de la méfiance à l'égard des gens instruits, avocats, notaires, médecins. Il a comme l'impression que ça n'est pas honnête de gagner sa vie à faire la paresse — et il appelle l'instruction : “ De l'esprit rapporté pour ceux qui n'en ont pas de naturel ”.

— Quand je le vis pour la première fois, on m'avait souvent parlé de lui ; et le bonhomme, à ce que je pus voir, avait aussi des renseignements sur ma personne.

“ C'est un des petits Gallèze ”, lui avait-on dit. “ Vous savez ? Amanda, la fille au père Alexis Péloche... qui est mariée au boulanger... C'est un de ses garçons. Il étudie l'avocasserie. ”

Ce dernier détail n'était pas une recommandation dans la bouche du bonhomme.

Le père Labrosse descendait le coteau du village traînant une brouette chargée de grosses planches rabotteuses. Mon ami Jean et moi, nous montions.

En passant près de lui, mon compagnon l'interpella : “ Qu'est-ce que vous faites de ces planches, père Labrosse... ? Est-ce que vous bâtissez ? ”

“ — Non ! non ! ” répondit aussitôt le petit vieux d'une voix aigre et flûtée, “ mais j'ai de la visite de ville ; et ces petits messieurs, vous savez, c'est capricieux. Ben j'voudrais y eux faire un piano ”. Et il continua son chemin, une étincelle de malin plaisir dans les yeux.

Malgré sa constante hostilité à mon égard, ce petit vieillard me plaisait extrêmement. J'avais compris que l'aigreur de son

caractère provenait du fait qu'il s'était constitué le partisan de la terre contre ceux qui la dénigrent ou la désertent, et que tous ces brocards, ces traits mordants, décochés souvent mal à propos, étaient ses moyens de défense, sa résistance malheureusement vaine au luxe et à la débauche des villes, qui envahissent, chaque jour davantage, les campagnes.

Le père Labrosse n'était pas un paysan ou un simple cultivateur ; c'était, comme il le disait lui-même, un habitant.

Englebert GALLÈZE.

PATINAGE

Sous le dôme illuminé de mille et mille lampes électriques, la glace brille, rayée çà et là d'une courbe nette à fine bordure de neige. Les patineurs peu nombreux encore, presque tous de très jeunes gens, le buste penché en avant, les mains derrière le dos, courent à une vitesse vertigineuse de droite à gauche, autour du patinoir, ou se balancent au milieu, décrivent parabole sur parabole, sur un pied, sur l'autre, toujours en dangereux équilibre. Dans l'application à dessiner un 8 parfait, une ligne impeccable de valse, un croisé en arrière, souvent ils empiètent sur le terrain des patineurs à direction fixe. Un choc, une chute sont imminents. Non, une volte-face périlleuse, un brusque coupé, une légère déviation, et tout rentre dans l'ordre incessamment varié.

Peu à peu la foule arrive. Plusieurs jeunes filles, dont quelques-unes portent la tuque courte et la ceinture de laine, à leurs premiers pas sur la glace, rencontrent comme par hasard leurs cavaliers et continuent avec eux. L'orchestre, placé dans une galerie au bout de la vaste salle, prélude par une marche américaine riche de cuivre, et sous le fouet des accords métalliques, les couples s'élancent, les

solitaires exécutent pirouette sur pirouette, tous les patineurs se précipitent ivres de leur propre motion, dans un mouvement endiablé. Filles et garçons se croisent, se dépassent, se joignent, s'enfoncent dans la mêlée, surgissent et disparaissent en une seconde.

Je saute sur la glace et après quelques pas je m'arrête au centre. Il y a bien deux cents personnes qui tournent autour de moi et à suivre cette incessante rotation, la cohue qui se dégage, s'élargit, ondoyante aux extrémités du patinoir, puis dans les côtés, se resserre comme un ruisseau pris entre deux roches, je sens le vertige me gagner, ma pensée s'imprécise, se fond dans l'ensemble, tournoie comme tous ces êtres en balance, légers, sans autre direction que celle d'un caprice insaisissable. Après un redoublement de gammes sonores, la musique cesse abruptement et je sens les dernières notes me tomber, comme des grêlons, sur la tête. Un silence de dix secondes ; clairons et trombones ont déshabitué les bouches de parler, la vitesse devient nonchalance, nombre de patineurs vont se reposer. Sur la surface dure et polie l'acier grince.

Toutes ensembles les conversations recommencent, au milieu desquelles percent des fusées de rire, de petits cris d'effroi et le sifflet des gardiens. Je rentre dans la foule toujours la même depuis dix ans que je la connais. Devant moi ce jeune couple qui cherche à s'imprimer un mouvement gracieux et ne parvient qu'à marcher gauchement, me rappelle nombre d'anciennes entreprises, alors que j'enseignais aux jeunes filles un art dont je ne possédais que les rudiments. Pourtant, malgré mes pieds inhabiles, il me semble que je m'amusais plus qu'aujourd'hui. Où sont celles qui, s'appuyant instinctivement sur mon bras, disaient : Faites attention ! Je regarde partout sans reconnaître une âme. Plusieurs délaissées jouissent apparemment du sport pour le sport même. M'offrirai-je ? A quoi bon ! C'est d'un symbolisme étrange, mais les amours sur la glace fondent avec elle. On devient amis, on jase familièrement, on promet des rendez-vous au même endroit, puis, le printemps venu, chacun prend son côté et parfois l'on se retrouve l'hiver suivant pour recommencer le même flirt.

Est-il bien vrai que mes soirées au patinoir étaient plus agréables autrefois qu'aujourd'hui ? Le temps retouche habilement les impressions lointaines ; il efface les petites lignes, appuie pesam-

ment sur les grandes pour nous laisser une image nette et riante. Je me défie de ses tableaux ; je n'accuse plus le présent sans avoir fait au passé un procès minutieux. Ces plaisirs de jadis marchaient de front avec des contrariétés. Les déceptions inhérentes à l'effort de plaire, la jalousie de la concurrence avec des amis plus âgés que moi, l'ambition d'atteindre au patinage fantaisiste, harcelaient mon esprit, m'enlevaient la sensation du glissement rythmique que maintenant je goûte pleinement. Je patinais pour faire des conquêtes, orgueil toujours suivi d'humiliations ; je transportais sur la glace le vaste champ de l'entreprise masculine, détruisant ainsi le charme particulier d'une action éloignée des habitudes ordinaires de la vie.

Une valse lente que répand l'orchestre me ramène à l'heure actuelle ; je pars sur la glace comme un flâneur, sans attache absorbante, sans regret, sans désir, pour la seule jouissance physique. Et dans dix ans, faisant à l'inverse l'analyse du passé, je me demanderai par quel mystère mes soliloques ne m'ennuyaient pas, et je découvrirai que je possédais deux grands biens : l'insouciance et la liberté. Le reste n'importe ! Patinons.

Alphonse BEAUREGARD.

Février 1909.

LEGENDE NOIRE

C'était un soir d'automne tristement sombre, un de ces soirs qui parlent étrangement, où le cœur qui espère sent ses rêves pesants ; pourtant mon front brûlant d'un dernier labeur bénissait comme un parfum le vent doux et indécis de la plage aimée.

Le fleuve était calme et beau.

Depuis une heure la cloche de l'église, éveillant les prières pour les morts, avait tinté ; le boipourril, oiseau solitaire comme l'instant qu'il chante, avait évoqué l'esprit des songes.

L'âme pleine de religion, religion de l'insondable et immense nature, je me promenais bénévolement sous les peupliers sans feuilles, là-bas, le long de l'interminable route.

Et je vis, loin, par-delà les monts, des lueurs étranges comme des regards de bêtes fauves, chargés de fureur, de sang et de malheur, sous des nuages d'une couleur indécise comme les bois d'automne.

Alors je devins triste après avoir souri, et mes yeux qui voyaient voulaient voir de plus en plus. Je vis aussi de grands oiseaux aux ailes immobiles, traverser cette image vaste de mystère sous les portiques très étroits de l'infini.

Et je vis aussi quelque chose qui n'a aucune proportion avec le monde épars de nos choses, quelque chose qui ressemble à la gloire d'avoir vécu, à la gloire vraie dont l'âme a soif et qui coûte la vie à l'être qui désire.

Bientôt, repliant sa forme oblongue de bec, cet occident de soir brassa des voiles en triangle, de gaze jaune et de dentelle rouge, puis une main ouverte se dessina, noire et crevassée, sur le fond d'une image, ayant près de la paume, comme les mains d'un crucifix, un clou à tête octogone. et plus noir que le reste. J'eus peur et je courus du haut du rocher vers ma cabane à la lisière des peupliers. Quand je fus assis près de mon feu, mon esprit devint plus paisible et je me rappelai, mot pour mot, quelques phrases déjà lues dans un livre cabalistique et dont j'ignore le titre ; les voici : " Dans un territoire très lointain de l'Amérique du Nord, aux temps les plus reculés, où, seules, quelques peuplades sauvages marchaient à l'aventure, un démon prit la forme humaine et, voulant imiter l'Homme promis, se cloua à une croix, et aussitôt, comme par une punition venue du ciel, périt en criant, consumé par le feu de Séboïm, de Ségar et d'Adama. Celui qui dit ne m'a pas dit où sa poussière demeure ; mais les flots du Jourdain en entraînent et le roc qui passe la mer la plus proche de Cûmes où vécut la Sybille, dans son cri rauque et secquement énorme, imite bien le râle dernier de ce démon sur sa croix de flamme.

" Son âme damnée deux fois recherche le pourceau et la bête effroyable allant, le poil hérissé, par les nuits et les orages qui tuent et fulminent sur les toits hauts. "

Cette âme habite aussi les ponts en ruine et y attire les reptiles

les plus redoutables ; c'est pourquoi on se sent parfois frémir sans raison, sous les soirs sans étoiles. Il ne vente pas et les maisons craquent lorsque cette âme y passe.

“ Une main consumée, effroyablement noire, apparaît un soir à tout cent ans par-delà l'horizon de l'espace : c'est la main du démon Aprooune. ”

C'était à l'heure où la colline
Prête ses ombres aux vallons,
A l'heure où l'occident s'incline
Sur les infinis horizons.

Louis-Joseph DOUCET.

LE VRAI GABIER

(Fragment d'une œuvre inédite)

Toute l'après-midi, des goélands, des pétrels, des hirondelles de mer avaient rasé la vague en criant clair, dans le ciel mollement neigeux ; puis le soleil s'était couché au milieu d'un cortège de nuées rousses qui, là-bas, semblaient plonger avec lui dans l'humide horizon. Alors que le crépuscule n'éclairait plus que le haut des mâts du navire, l'air devint plus pur et balaya ses vapeurs, hors quelques blancs cumulus que nous voyions rapidement charriés dans les hautes régions de l'atmosphère. Mais en même temps la brise se fit violente et comme brûlante de froid.

Ce soir du 21 mars 190.., le *Mingan*, voilier-frégate d'un gabar élégant et sûr, aux amples voiles dans ses trois mâts altiers,

voguait vers le couchant — vingt nœuds à l'heure — par la 55e longitude de l'ouest et la 52e 30' latitude du nord. Le cap Norman était en vue, avertissant que nous allions bientôt nous engager dans le détroit de Belle-Isle. A ce moment, j'allai sur le gaillard d'avant et considérai dans la brunante cette région de ma patrie, impressionnante dans son âpreté de terre inculte et boréale, région qui m'était jusque-là restée inconnue.

“ Quelle nuit aurons-nous ? ” se dirent entre eux les gens de mer...

A peine une heure plus tard, les vagues s'étaient faites si grosses, qu'elles paraissaient plus élevées que le gaillard d'arrière et qu'elles menaçaient à chaque instant de le couvrir. Quoique l'obscurité fut déjà grande, la mate clarté des étoiles nous permettait d'apercevoir ces collines superposées, enchevêtrées, s'avancant dans d'horribles cohues, et dont les sommets étaient roulés comme des cardées de laine. Le mugissement de ces flots, le sifflement de l'air dans les cordages étaient devenus si intenses que, même en criant à tue-tête, nous ne pouvions nous entendre à quelques pas de distance.

Quand le promontoire fut doublé, la nouvelle direction imprimée au vaisseau lui fit recevoir les lames de flanc. Par moments, arrivé à leur sommet, il subissait une déviation dont les conséquences devaient bientôt lui être funestes ; car le vent redoublait de force, en même temps que le détroit se rétrécissait devant notre route.

La crête des vagues, semblable à des crinières tordues, se détachait en colonnades, montait en fusées, s'embrunissait, allait glacer la mâture et s'abattait ensuite avec furie sur tout le pont. Des glaçons pendaient le long des mâts, au bout du beaupré, des vergues, à tous les agrès, et les voiles en étaient lourdement recouvertes. Celles de misaine et d'artimon ayant fasié violemment par suite du virage, se fendirent à leur milieu comme une vile étoffe et furent emportées en lambeaux, par la force de l'ouragan.

Plus de phare sur notre route. Si l'un de ces veilleurs de l'infini gardait encore ses feux, l'embrun montant nous les voilait. Vu le danger que nous courions dans cette passe, notre commandant voulut conserver le reste de voilure ; il ordonna donc de carguer les cacatois du grand mât et de la misaine. Certains d'entre les

gabiers demeurent attachés aux manœuvres ; d'autres se blottissent derrière le treuil, les cabestans ; un seul se sent l'âme assez généreuse pour tenter l'entreprise. Les haubans glaçonnés crient sous le poids du marin, en le balançant dans les airs. Avant qu'il soit à la hune, voici que la grande barre qui est au-dessus de sa tête se détache et le heurte, puis par une longue inclination à tribord, il est précipité et plonge debout dans la mer. Déjà les compagnons de l'infortuné tentent de descendre un canot ; mais à peine lui a-t-on fait franchir les sabords qu'un paquet de mer le chavire et l'écrase. La cloche du bord vient de sonner, et dans l'obscurité on accourt à la cabine du conseil, où se démène un fanal pendu au plafond. L'index sur la carte maritime et fixant tour à tour le second, les gabiers, le capitaine dit : " A un demi-mille de la côte. Six brasses d'eau. Qui demande à stopper ? " Les lèvres de tous ces hommes étaient encore closes que le *Mingan* tressaillit, martela le dur et gémit de toute sa carène. Nous avons touché. Et trois lames successives couvrirent le pont, démolirent le rouf, en inondant la chambre où l'on délibérait.

" Barre à droite ! Cap sud-quart-ouest ! " Notre vaisseau n'avait pu encore prendre cette autre course que le vent nous apporta, en les déchirant, en les secouant, ces deux mots du gabier qui surnageait encore, mais que nous ne distinguions pas dans la nuit : " Vergue... mer ".

Juste alors, un second coup fit rompre sec plusieurs états et galhaubans de la misaine ; et ce mât ne tarda pas à se briser un peu au-dessus de sa deuxième vergue, en laissant ce débris osciller sur nos têtes, ainsi qu'un funèbre pendule, pour compter les terribles heures de l'ouragan.

Peu après minuit la lune se leva, illuminant le sommet des rochers du Labrador canadien, mornes et endiamantés par le givre. Le détroit et son dernier phare étaient derrière nous. A son retour, en effaçant le disque de la lune, l'aube empourpra l'espace, depuis le lointain horizon d'où elle s'avavançait, jusqu'au point vertical du ciel, en teignant de pourpre la cohorte des cirrus qui y flottaient épars. Et, de ses rayons obliques, le soleil mit du feu sur toutes les houles, en animant notre vaisseau, qui, maintenant, voguait en plein golfe, avec un seul mât et deux voiles — l'artimon et ses perroquets — restés solides. Couvert de glace, on en eût dit un navire fantôme ou bien un jouet de cristal qu'un enfant aurait malmené.

Oui ! ce matin-là s'efforçait de nous faire oublier les malheurs de la veille.

Mais hélas ! le gabier sans peur de notre frégate n'était plus. Mer ! il bravait tes tourmentes et il était héroïque sous ton empire. Garde son corps aux profondeurs de tes flots sans pitié ; berce-le longtemps, enlacé dans les guirlandes de tes géants fucus, et qu'il repose dans ce tombeau errant, parmi les goémons verts de tes abîmes...

Emile MILLER.

UN CHEF-D'ŒUVRE

Le pauvre MacMillan n'aura pas quitté cette vie sans signer, au bas d'un suprême tableau, son testament d'artiste. Les habitués de la Galerie des Arts ont encore présente à la mémoire cette œuvre profondément émue qu'il exposait, peu de temps avant d'aligner pour la fois dernière le bataillon des couleurs sur le champ de la palette.

Figurez-vous une tête de mort couronnée de lauriers, empanachée d'une plume de paon, et se détachant sur une grande palette multicolore. Des pinceaux usés, réunis en faisceau dans l'ouverture ovale de la palette, s'étendent en éventail au premier plan où traînent, vidés, des tubes à couleur. Un faible rayon de lune allonge un reflet bleu sur l'os frontal, et une bougie presque entièrement consumée éclaire de côté l'horreur de la dernière grimace.

Au bas, l'auteur a fait graver ces mots : " A quoi bon ? "

Bien que peint dans une note réaliste, le tableau de MacMillan offre cependant un symbole capable de supporter la plus minutieuse analyse.

Sans doute, elle a appartenu à un artiste, cette tête penchée avec tant d'amertume sur les attributs de la peinture. Les sutures du crâne, très apparentes, attestent que la mort n'a pas attendu

l'âge. De vastes pensées ont pu tenir dans ce front large, haut, bombé ; elles ne devaient pas en déloger facilement, car la ligne ferme du maxillaire inférieur indique la ténacité. Nous évoquons tout de suite une de ces existences tourmentées de grand artiste incompris. L'histoire de celui-ci se présente facilement à notre imagination. C'était un de ces géants qui devancent leur époque. Il s'est heurté à l'indifférence de ses contemporains, en voulant faire rayonner à leurs yeux l'idéal qu'il avait au cœur ; réfugié dans la ferveur de son rêve grandiose, il a été emporté, douloureux et fier, loin de la joyeuse mascarade ; il a subi les tortures de la faim et le sarcasme qui, plus cruel, insultait son génie, mais il s'est cuirassé contre l'adversité ; soutenu d'abord par l'enthousiasme, ensuite par l'orgueil, au milieu des effrois de la solitude qui se fait autour des misérables, il a lutté jusqu'au jour où la misère et le désespoir l'ont tué. En effet, " A quoi bon ? " Ceux qui veulent unir le rêve à l'action pour arracher à l'inépuisable nature le secret d'une beauté nouvelle, expient trop souvent ainsi leur entêtement. Après les héroïsmes du sacrifice et les fiertés de la volonté triomphante, après tout le courage d'un cœur généreux, tout le génie d'une grande âme, nous voyons, fauchée en pleine jeunesse, une tête dont le rictus semble être un terrible reproche au travail et à la gloire.

La lumière de la bougie fait ressortir les lauriers tardifs et les harmonieux mélanges de couleur étalés sur la palette ; elle éclaire aussi la plume de paon orgueilleuse et la grimace. Cette flamme symbolise bien la mémoire des hommes, car elle n'embellit pas toujours ce qu'elle éclaire, et elle éclaire indifféremment ce qui est beau, laid, noble ou vain ; elle la symbolise surtout en ce qu'elle a de périssable : elle va bientôt s'éteindre. Tout va disparaître dans l'ombre. Après la mort du peintre, ce sera l'oubli pour son nom et la nuit pour son œuvre.

Non !.. Sur cette toile comme dans la vie, les ténèbres ne triompheront pas de tout. Quand la bougie sera consumée, nous distinguerons encore le front, à la faible lueur bleue qui le frappe ; la seule partie de la face humaine qui ne soit pas hideuse sous la chair, dormira dans la clarté venue des immensités mystérieuses où les muses ont des étoiles pour orner leurs diadèmes. Le ciel fera l'aumône d'un rayon de lune au siège de la pensée. Ainsi, les noms

prestigieux, les chefs-d'œuvre, les philosophies, tout finit par tomber dans l'oubli ; mais le travail n'aboutit pas au néant, car la Pensée demeure.

Le grand artiste mort pour l'idéal aura atteint un but aussi splendide que celui vers lequel tendait son espoir. Avant de disparaître, son œuvre en aura inspiré d'autres dont le lustre rejaillira tôt ou tard sur sa nation. Son effort l'aura même élevé plus haut qu'à la sublime gloire d'immortaliser une patrie. Savoir dégager l'éternelle beauté captive sous les aspects multiples de la forme, et la présenter aux contemplations de l'âme, c'est contribuer à l'anoblissement de l'humanité ; c'est lui faire entrevoir, au milieu des nombreuses laideurs qui l'affligent, le côté radieux de ses destinées ; c'est éveiller en elle le sentiment de la majesté divine ; c'est la rapprocher de l'infini...

Dors en paix dans ton rayon de lune, ô large front martyrisé par le génie !

Charles GILL.

CAUSERIE

J'avais choisi un petit coin, le plus obscur de la grande salle du Monument national, et je m'étais installé dans une modeste banquette de parterre, inaperçu, silencieux. La promesse d'un programme dont les titres rassurants avaient été cueillis parmi l'œuvre des maîtres de l'art, m'avait rendu impatient et je me préparais à le méditer.

Certe, Jan Ivan Paderewsky est bien, à cette époque, le grand prêtre du clavier.

Précisément parce qu'il nous apparaît vieilli par le travail, la

pensée et l'expérience, il est bien désigné par les dieux pour rendre des oracles.

C'est en écoutant la première partie de son programme que les prophétiques paroles du grand Lamartine me sont revenues à l'esprit, paroles restées des axiomes pour le poète pour qui l'idéal de la vie doit être faite d'amour au commencement, de travail, de luttes au milieu, et de graves méditations au déclin.

C'est bien aussi l'image de la vie de Paderewsky. Il est passé successivement par ces phases distinctes et jamais homme ne donna plus raison au poète des *Méditations*. La même marche ordonne, conduit l'âme du musicien dans l'interprétation et surtout dans la compréhension de ses idoles.

Ceux qui l'ont suivi depuis un quart de siècle savent qu'au début de sa triomphale carrière, Paderewsky faisait chanter, avec les accents de la plus profonde sincérité, la poésie de l'amour ; que par suite, avec l'enthousiasme, la fougue et l'ampleur de sa jeunesse, mais la passion s'étant un peu calmée, son jeu accusa plus de sûreté, plus de maîtrise ; et que, sur le soir de la vie, il devient philosophe, d'une philosophie grave et méditative.

*
* *

Ces réflexions me berçaient dans une rêverie. Sans omettre " les Chromatiques et Fugues " de Sébastien Bach, imprégnés d'un classicisme à outrance, du classicisme de l'époque enfin, études profondément scientifiques par leur structure, trop difficiles d'exécution pour le siècle qui les vit naître, mais que Paderewsky est bien qualifié pour exécuter et pour en faire ressortir toute la puissance lumineuse, je m'aperçois que le Paderewsky de l'âge mûr s'affirme par une compréhension toute caractéristique et personnelle surtout du génie de Beethoven, du Beethoven des dernières années, je veux dire, des années de profonde solitude et de cruelles souffrances.

Dans cette sonate, Op. III, que le musicien détaille avec un art achevé, Beethoven s'applique à décrire, avec une science magistrale de la technique, des états d'âme d'une grande profondeur de psychologie et où l'artiste déploie une inspiration abondante. Dans

“ l'Allégo ”, l'auteur de “ Fidélio ”, plus passionné, nous dépeint aux heures de sérénité, le souvenir des premières joies si courtes, avec des éclats de fierté et de mâle volonté, pour atteindre quelques fois à des effets de virtuosité, mais sans jamais se départir de son génie d'invention et d'originalité.

Pour ne dire qu'un mot des “ Etudes symphoniques ” de Schumann qui sont des envolées vers les cîmes, pleines de majesté et d'une harmonie incomparable et où la puissance du mécanisme se rapproche d'une orchestration savante, je passe au mélancolique Chopin, dont on fête présentement le centenaire. Ses pièces, d'un caractère personnel, nous empoignent si profondément, un charme si irrésistible s'en dégage, empreint d'une poésie si intense et si romantique, que nous sommes émus jusqu'aux larmes.

*
* *

Je songe que Chopin, le Chopin des “ Valses ”, fut l'ami de nos premières méditations poétiques. Je le balbutiais passionnément aux heures de tristesse, précisément parce qu'il me rapprochait des maldives figures de Musset et d'Edgar Poë, les premiers poètes de ma jeunesse. En l'écoutant, je me demande, ce soir où Paderewsky nous fait revivre la belle âme de Chopin, combien de spectateurs en saisissent la subtile mélancolie, toute la divine volupté.

Près de moi, dans la demi-obscureté de la salle, un profane personnage, ému jusqu'aux moëlles, a laissé choir sa prosaïque personne ; et pendant que se succèdent les Nocturnes, les Mazurkes et les Barcarolles, il essaye de défricher la douteuse littérature d'un quotidien. Un peu plus loin, je suis distrait par deux autres, non moins profanes par leur inattention, jeunes éphèbes, causant librement ; et plus loin encore, semblant écouter par snobisme, ou par désœuvrement, ou peut-être parce que le maître foudroie de son regard les trop expansifs auditeurs, je distingue des figures connues, rêvant d'autres rêves, sans rien comprendre à ceux de Chopin.

Je m'indigne, et pendant un repos bien mérité de Paderewsky je

me prends à réfléchir sur la mentalité artistique de notre population, abondante, ce soir, comme aux représentations de fêtes nationales.

Certe, me dis-je, il faut faire de nobles exceptions et je sais bien des esprits cultivés — j'en vois disséminés dans la salle, — qu'un tout autre intérêt attire à ce concert que celui de paraître au premier rang de l'orchestre.

Mais, hélas ! à combien pourrions-nous demander sérieusement une opinion sur une question d'esthétique qui pourrait répondre. Combien peu chez nous font cas de rechercher ou de déterminer les caractères du beau dans les productions de l'art musical !

J'ai entendu dire — ne vous scandalisez pas, ceci est authentique — que François Coppée était un symboliste et Beethoven un wagnérien, ce qui n'empêchait pas l'auteur d'une pareille opinion d'être un musicien qu'on prétendait être d'un certain mérite. Je l'admets, mais son éducation musicale, puisée aux sources mêmes de l'ignorance, lui avait tellement faussé l'esprit qu'il professait naïvement les plus graves hérésies d'art, sans craindre pour sa réputation, réputation usurpée s'il en fut, car il avait cette imperturbable confiance en soi qui n'est que l'apanage de l'orgueil et de l'insuffisance.

D'autant comme lui — et ils sont nombreux chez nous, — s'arrêtent à la seule audition d'une œuvre musicale pour la juger à sa juste valeur, selon leurs prétentions, et se fient volontiers à leurs propres forces pour s'en faire une opinion définitive, comme si, pour eux, la musique bannissait les lois de la pure raison, comme s'il suffisait d'avoir des notions superficielles de l'art sans y voir les rapports et l'ordre qu'elle dicte aux choses de la nature.

* * *

Et je me laisse aller à mes pensées. Je me rappelle que Platon, le premier esthéticien de son temps, qualifiait la musique " le principe général des sciences humaines que les dieux ont donné aux hommes non seulement pour le plaisir de l'ouïe, mais encore pour établir l'harmonie des facultés de l'âme ; " que Bossuet, plus près de nous, déclarait " que les lois étaient des chansons. " Ah ! si mon noble voisin, l'auditeur si attentif, pouvait méditer avec moi ces

belles pensées, peut-être apporterait-il plus de soins à saisir les beautés d'un art qu'il n'a jamais cultivé et qui, s'il a le don d'adoucir les mœurs, fait, en même temps, partie intégrante de l'éducation d'un peuple.

Je serais tenté de lui demander pardon d'être remonté jusqu'à Platon, s'il ne me venait à l'idée que les races présentes nous donnent, quant à la culture de cet art " d'agrément ", l'exemple le plus digne d'être suivi, si la tradition n'avait nullement agi sur leur esprit, si la musique n'avait créé les lois de l'harmonie des sons et si celle-ci n'était pas essentielle à la vie.

Ceci me reporte, mon cher voisin, à toute une philosophie, que vous me paraissez peu apte à comprendre, n'ayant probablement pas les connaissances suffisantes pour en discuter les nobles principes.

Et comme mon silencieux voisin s'obstine de plus en plus à oublier sa présence dans la salle, je me dis :

On nous accuse d'avoir des notions plus que superficielles des littératures et d'être d'une indifférence coupable à l'égard des choses de l'esthétique, mais que penserait-on de nous, si l'on savait combien nous sommes en désaccord avec les lois de l'harmonie ?

Comme tous les arts, la musique, chez nous, n'est que trop superficiellement comprise. On la traite légèrement, et tant qu'on la considérera comme un " art d'agrément " dans le sens le plus prosaïque que comporte ce terme, les grands artistes de l'envergure de Paderewsky seront peut-être écoutés, mais incompris et regardés comme des objets de curiosité plutôt que comme les dignes interprètes des maîtres de la pensée musicale...

Paderewsky s'était remis au clavecin. Ma tristesse s'envola avec lui dans l'irréel pays bleu des fières harmonies ; et, comme la contemplation m'avait repris tout entier, j'oubliai le profane voisin, plus que jamais obstiné à ne rien comprendre aux beautés du grand art.

Jean CHARBONNEAU.

LISTE DES ABONNES

rs. Adam	Dr Henri Duhamel	Duncan MacDonald
on. Horace Archambeault	G.-A. Dumont	Albert Maillé (Dreux)
rs. Archambeault	P. DuTremblay	Rodrigue Maillé
rs. Archambeault (Palmeri)	Arthur Ecrément	Dr Gaston Maillet
ugène Audette	Paul Ethier	Paul Mainfray
ohn Barry	E. Fabre-Surveyer	Hon. Juge Paul Martineau
onrad Bastien	Albert Ferland	E.-Z. Massicotte
ermain Beaulieu	J.-P. Fillion	Eric Maurice
rs. Beaulieu	Louis Fontaine	Dr Alphonse Mercier
lphonse Beaugregard	Zénon Fontaine	Honoré Mercier
enri Beaugregard	Hon. L.-J. Forget	Adrien Messier
-L. Beaugregard	Rodolphe Forget	P.-B. Migneault
-A. Bédard	Emery-H. Fortier	Emile Miller
on. F.-L. Béique	Hon. Juge T. Fortin	C.-A. Millette
-A. Bernard	J.-A. Franceur	Hercule Mondoux
r Arthur Bernier	Achille Fréchette	F.-D. Monk
rs. Berthiaume	Mme J.-A. Gagnon	Dr E. Montpetit
enri Bertrand	Honoré Gervais	Rodolphe Monty
ancrède Bienvenu	Charles Gill	Willie Mount
an Bisailon	Rodolphe Girard	J.-O. Mousseau
. Bissonnette	Jos. Girouard	C.-A. Pariseault
me W.-E. Blumhart	Eugène Godin	J.-N. Pauzé
aston Bonnier	J. Léonidas Godin	Dr A. Payette
. Bouchard	Sir Lomer Gouin	Louis Payette
ourbeau Rainville	J.-B. Goyer	Dr Frédéric Pelletier
r R. Boulet	Lucien Gravel	Ernest Perras
enri Bourassa	Ludger Gravel	J.-N. Perrault
lb. Bourgeois	Henri Grignon	J.-L. Perron
ernardin Boutet	Henri Hains	Adrien Plouffe
lp. Bouvier	Louis Hains	Eddy Ponton
ustave Boyer	Elzéar Hamel	Henri-W. Prevost
ap. Brisebois	Dr J.-A. Handfield	Jules-Edouard Prevost
ugène Brissette	Gabriel Hanotaux	Jean Provost
onat Brodeur	Casimir Hébert	Alphonse Racine
on. L.-P. Brodeur	L.-P. Hébert	Hon. H.-B. Rainville
lc. Brosseau	Dr H. Hervieux	Hubert Raymond
on. Juge A.-A. Bruneau	Norbert Hotte	Fernand Rinfret
rthur E. Brunet	Mme Huguenin (Madeleine)	Thibodeau Rinfret
odolphe Brunet	F. Hurtubise	Hon. Juge J.-E. Robidoux
ohn Bumbray	Amédée Jasmin	Tancrède Robillard
me R. Carrière	Alfred Labelle	Alfred Rochette
r E.-P. Chagnon	Dr J.-E. Laberge	Dr J.-A. Rodier
ustave Chagnon	Dr E.-P. Lachapelle	Henri Roullaud
ap. Champagne	Emery Ladouceur	Dr J.-A. Rouleau
William Chapman	J.-Cléophas Lamothe	A.-A. Rouleau
ean Charbonneau	Gustave Lamothe	A.-V. Roy
-A. Chenevert	Mlle Hermine Lanctôt	Elzéar Roy
r Choquette	Godfroi Langlois	F.-X. Roy
on. Juge F.-X. Choquet	Mendoza Langlois	Dr J.-H. Roy
-A. Chouillou	Dr P.-H. Laporte	Mlle Gabrielle Senécal
me Z. Comtois	Eugène Lassalle	J.-B. Sigouin
lp. Corriveau	Rodolphe Latulippe	Chs-E. Stanton
hilémon Cousineau	Sir Wilfrid Laurier	F. St-Germain
me E.-R. Croteau	Alex. Lavallée	Lionel St-Germain
ugène Cyr	Arsène Lavallée	Adrien Thibaudeau
r E.-G. Dagenais	Armand Lavergne	Mme Alfred Thibaudeau
on. Raoul Dandurand	Hon. Juge L. Lavergne	J.-P. Thibaudeau
thanase David	J. A. Leblanc	Henri Tillman
-L. David	Jos. Leclerc	Ernest Tremblay
on. L.-O. David	F.-Gustave Leduc	Mlle Blanche Turcotte
on. Jérémie Décarie	Mme Cécile Léger	Louis-P. Turcotte
omuald Delfausse	Mlle Eugénie Lefebvre	Hon. Adelard Turgeon
r A. De Martigny	Mlle Yvonne Lemaitre	Roméo Turgeon
lle Jacqueline L. De Mar-	Hon. Rodolphe Lemieux	Dr C.-N. Valin
igny	Séverin Letourneau	J.-B. Valiquette
r F.-J. Demers	A. Leveillé	Arthur Vallée
lle Emma Demers	Lionel Leveillé (E. Gallèze)	J.-M. Wilson
ector Demers	Origène Leveillé	Lawrence-A. Wilson
ionis Desaulniers	Maurice Loranger	
onzalve Desaulniers	Albert Lozeau	
aspard DeSerres		
ouis-J. Doucet		
lle Noéla Dubrulle		
-A. Ducharme		

